

FAKIR ET JOUR2FÊTE PRÉSENTENT

UN FILM DE FRANÇOIS RUFFIN

MERCI PATRON !

L'ARNAQUE EN VERSION LUTTE DES CLASSES

FICHE TECHNIQUE

Auteur-réalisateur : François Ruffin
Production : Mille et une productions - Fakir
Image : collectif
Son : collectif
Montage : Cécile Dubois
Distributeur : Jour2Fête - Fakir



FAKIR ET JOUR2FÊTE PRÉSENTENT

MERCI PATRON!

L'ARNAQUE EN VERSION LUTTE DES CLASSES

UN FILM DE
FRANÇOIS RUFFIN

France - 2015 - Documentaire - 1.85 - 1h30

SORTIE LE 24 FÉVRIER 2016

Distribution :
JOUR2FÊTE
Sarah Chazelle & Etienne Ollagnier
9, rue Ambroise Thomas
75009 Paris
contact@jour2fete.com
01 40 22 92 15

Presse :
Robert Schlockoff
Jessica
rscorn@noos.fr
01 47 38 14 02

SYNOPSIS

Pour Jocelyne et Serge Klur, rien ne va plus : leur usine fabriquait des costumes Kenzo (Groupe LVMH), à Poix-du-Nord, près de Valenciennes, mais elle a été délocalisée en Pologne. Voilà le couple au chômage, criblé de dettes, risquant désormais de perdre sa maison.

C'est alors que François Ruffin, fondateur du journal *Fakir*, frappe à leur porte. Il est confiant : il va les sauver. Entouré d'un inspecteur des impôts belge, d'une bonne sœur rouge, de la déléguée CGT, et d'ex-vendeurs à la Samaritaine, il ira porter le cas Klur à l'assemblée générale de LVMH, bien décidé à toucher le cœur de son PDG, Bernard Arnault. Mais ces David frondeurs pourront-ils l'emporter contre un Goliath milliardaire ?

Du suspense, de l'émotion, et de la franche rigolade. Nos pieds nickelés picards réussiront-ils à duper le premier groupe de luxe au monde, et l'homme le plus riche de France ?

Entretien avec FRANÇOIS RUFFIN



Dans quel contexte et pour quelles raisons est né *Merci patron* ?

En tant que journaliste pour différents supports, cela fait plus de seize ans que je couvre les fermetures d'usines. Vivant à Amiens, j'ai vu de nombreuses entreprises cesser leur activité, des gens occuper leurs locaux syndicaux, rencontré des personnes désespérées songeant à ouvrir leur bouteille de gaz. En abordant régulièrement ce sujet, j'ai été amené à croiser la route de Bernard Arnault et à dénoncer ses agissements. Il me restait encore pas mal de choses à dire mais j'avais envie de changer de support et de registre. J'avais déjà abordé le cinéma, réalisé deux trois choses pour le net et donc l'idée de faire un film s'est concrétisée.

À propos de registre, pour témoigner de ces drames, vous faites le choix de l'humour...

C'est vrai que la tentation de ce que je pourrais appeler la pleurniche est grande. Et dans un premier temps j'ai été dans cette forme de compassion. Puis j'ai publié des livres dans lesquels je faisais des propositions sur le plan politique, mettant en évidence l'abandon terrifiant dont étaient victimes les classes populaires. Se pose ensuite la question : comment, lorsque l'on traite au quotidien ces drames sociaux, se remobiliser et remobiliser les autres ? Comment continuer à être habité par un sentiment de révolte alors que ces fermetures sont devenues l'ordinaire ?

Nous savons tous ce qui se passe,

nous connaissons tous le principe de délocalisation vers un pays, puis un autre et encore un troisième... Et pourtant, nous ne faisons rien ou presque. Il me semblait que l'humour, qui fait partie de mon travail depuis longtemps (*Là-bas si j'y suis* de Daniel Mermet sur France Inter) et que l'on retrouve chez un Michael Moore pouvait être une voie à explorer.

Qu'apporte-t-il selon vous ?

Déjà un plus dans la relation que j'ai avec les gens que je rencontre. Marie-Hélène Boulard, déléguée CGT ou Catherine Thierry, bonne sœur et ancienne déléguée CFDT, qui sont dans le film, racontent souvent leur histoire. Le fait de les prendre à rebrousse-poil en se faisant passer pour un avocat de Bernard Arnault, suscite de l'inattendu. Même si elles savent que c'est un jeu. Au moment où je revêts mon tee-shirt « I love Bernard » et où je tiens ce discours, j'emprunte celui des médias dominants, et cela leur paraît à la fois révoltant et insupportable. Si dans mes questions je suscite la compassion, j'enfonce le clou. Si je prends le contre-pied, en demandant par exemple aux Klur s'ils cherchent vraiment du travail, cela produit de l'humour avec un risque - que j'assume - d'être pris pour un salopard. Mais cela remet de la vie chez la personne interrogée. Beaucoup plus que si je me

contente de les accompagner dans leur malheur.

Une provocation complice qui modifie grandement leur discours...

L'idée c'est d'énoncer une pensée libérale dominante mais, pour une fois, en situation, afin de voir à quel point elle ne tient pas debout. Ma parole devant être contrée, je suis certain que j'obtiens des réponses que je n'aurais pas eues avec une question ou un commentaire purement empathiques. Et puis je crois que ce rire est un début d'action. J'ai bien conscience que le journal *Fa-kir* avec ses 15 000 exemplaires ne va pas changer la face du monde et que, contrairement à un papier dans le *Monde diplomatique* ou une chronique sur France Inter, ça ne va pas toucher l'élite du pays. Alors parfois, surtout sur les sujets qui vous tiennent particulièrement à cœur, il faut savoir passer d'observateur à acteur. Ce qui est pour moi une continuité du travail d'engagement. Et, par ce biais, les gens que je rencontre deviennent à leur tour acteurs du film, et d'une certaine manière de leur propre vie. Même si, de leur mobilisation à leur quête ininterrompue pour trouver du travail, ils n'ont jamais cessé de l'être.

« JE CROIS QUE CE RIRE EST UN DÉBUT D'ACTION »

Ce côté David contre Goliath semble incroyable. Comment un groupe comme LVMH peut-il redouter une petite association comme *Fakir* ?

Je crois que, dès que l'on s'organise un peu, ils ont peur de nous. C'est très sensible dans le film. Historiquement par exemple, la classe prolétarienne anglaise s'est tout d'abord mobilisée en petites formations qui ont fini par faire gagner certains droits aux ouvriers. Je pense que la gauche se construit à travers ses défaites. Elles font nos victoires. Et dans ce film il y en a une en particulier, que j'ai choisie de garder, c'est celle de la première assemblée générale. On a travaillé pendant trois quatre mois,

contacté des dizaines de personnes, nous nous sommes renseignés sur la manière d'acheter des actions pour pouvoir aller en assemblée, nous sommes arrivés à plusieurs dizaines et pourtant, une fois sur place, ils nous ont devancés car nous avons été infiltrés. Ce fut pour nous

une défaite cuisante mais étrangement je crois qu'ils ont eu peur de notre action. Car elle pouvait être une première locomotive. Si petite soit-elle. Et puis je crois qu'il y a une crainte sur le plan individuel. Je n'ai pas peur de rencontrer Bernard Arnault. Lui en revanche redoute de me croiser. Je pense que, comme tant d'autres, il s'est construit un univers de solitude qui fait qu'il s'est exclu lui-même de la réalité sociale. Et l'un de mes

objectifs avec ce film est de l'y réinsérer.

Vous évitez ici les commentateurs récurrents des documentaires sociologiques et politiques qui sont les figures classiques de ce type de film ?

Je voulais faire un film anti-pédagogique. Le film de gauche militant, c'est quand même parfois un prof de sociologie à côté d'un professeur d'économie et d'un spécialiste en anthropologie. J'en ai rencontré plusieurs en préparant *Merci patron*. Mais j'ai fait le choix de ne pas garder leurs interventions, privilégiant ainsi le fait de raconter une histoire qui ouvre sur de nombreux débats et questions sans jamais les fermer. Celles des inégalités, de la mondialisation... Il y a quelques chiffres et données dans le film car je suis avant tout journaliste. Mais au moment du montage final, j'ai surtout cherché à élaguer, à ne garder que ceux qui étaient les plus significatifs.

***Merci patron*, entre farce et tragédie, se construit sur une véritable dramaturgie...**

En effet. Le film repose d'ailleurs sur une construction en actes. Au niveau du montage, ce fut un travail colossal avec plus de 150 heures de rushes où il fallait préserver la tension du récit et savoir quels temps forts garder, comme l'arrivée du commissaire des renseignements généraux par exemple. Puis il a fallu déterminer

« BERNARD ARNAULT A GRANDEMENT CONTRIBUÉ AU SCÉNARIO »



les nœuds de l'histoire, travailler le rythme afin de rester dans une forme de suspense haletant. Je voulais aussi laisser la place à l'autre, à ce qu'il amène en termes de témoignages ou de culture populaire. Michael Moore, que j'admire, omet parfois de suivre un personnage ayant une réelle profondeur dramaturgique et qui va orienter le récit. En jouant ici le médiateur, je voulais surtout faire émerger au premier plan des personnages qui allaient écrire l'histoire. Même si Bernard Arnault a grandement contribué au scénario.

Vos images sont parfois montées en vis-à-vis de reportages. Cette cohabitation agit comme un contrechamp voire un contre-poison aux images « officielles » de la télévision...

Ce fut en effet l'un des axes de départ de l'écriture. Mais il en reste au final assez peu. Par exemple, j'avais gardé des images d'un documentaire biographique sur Bernard Arnault diffusé sur France 5 et réalisé par Guillaume Durand. Et il faut reconnaître que son film est – sans doute d'une manière involontaire – beaucoup plus drôle que



« MON FILM N'EST QU' UN FILM. MAIS J'ESPÈRE QU'IL POURRA SERVIR D'OUTIL POUR RÉENTHOUSIASMER LES RÉSIGNÉS »

le mien. C'est un tel panégyrique. Il ne se passe rien. Bernard Arnault rentre dans une pièce, voit une table, se souvient que c'était celle sur laquelle travaillait son père... Encore une preuve que le ridicule ne tue pas. Et c'est vraiment ce que je voulais apporter : du contrepoint à ce type d'images. Et finalement Cécile Dubois, la monteuse, m'a

aidé à accoucher du récit et m'a fait prendre conscience que ce principe de vis-à-vis trahissait le manque de confiance que je pouvais avoir dans mon récit. Je cherchais trop de béquilles et celle-ci en était une.

Comment avez-vous croisé la route des Klur ?

D'une certaine manière, *Là-bas si j'y suis* m'a servi de repérage. Ce couple des Klur je l'ai croisé à plusieurs reprises. Je connaissais déjà leurs problèmes au moment de commencer le tournage. Ils m'avaient déjà raconté qu'ils n'avaient bouffé qu'une tartine pour Noël. Ce que j'ai choisi de leur

faire redire dans le film... Mais le contrat entre eux et nous était on ne peut plus clair. Nous allions tout faire pour les sortir de leur situation désespérée mais, de notre côté, on faisait un film.

On devine leur pudeur extrême dans la douleur. A-t-il été difficile de les convaincre de « jouer le jeu » ?

Pas du tout. La première fois que je rentre chez eux, on tourne déjà. Pour une raison qui est presque une mauvaise raison. Ils sont tellement dans la merde qu'ils n'ont plus rien à perdre. Ils ont confiance en Marie-Hélène Bourlard qui, par ailleurs, a confiance en moi. Comme le début d'une chaîne de

solidarité. Une fraternité qui se met en place dans l'action et non pas dans la théorie.

Votre responsabilité vis-à-vis des Klur est immense...

Évidemment. Elle se concrétise particulièrement au moment où le commissaire veut me voir. Souci, il connaît ma tête et, du coup, je dois me grimer. On parlait de dramaturgie tout à l'heure, là on est en plein quiproquo. Du pur Marivaux. Le fait qu'il veuille me rencontrer me galvanise tout en m'inquiétant. Je vois le film se faire à ce moment-là. Cela me permet d'écrire un scénario. D'en tenir les ficelles de l'intérieur. Mais je sais que dans



un même temps, cela peut tout faire capoter. Je me rassure en me disant que l'argent pour la maison a été versé et que LVMH ne pourra pas revenir en arrière. Mais à ce moment précis, il reste en jeu plus de 40 000 euros, somme trouvable si cela tournait mal, mais qui représente un montant important pour les Klur. Je me rassure en cherchant des moyens de sécurisation et en me disant que si Bernard Arnault se retourne contre cette famille, en supprimant par exemple le poste de Monsieur Klur chez Carrefour, les syndicats et les politiques se mobiliseront dans l'instant. Ce qui ferait une mauvaise publicité pour LVMH. Chose que le groupe redoute.

Le commissaire des renseignements généraux semble tout droit sortir d'un film de Michel Audiard. Un vrai « méchant » que l'on n'arrive pourtant pas à détester complètement...

On perçoit tout de suite qu'il est dans un entre-deux social. Je connais désormais son histoire, il vient d'un milieu populaire, il n'a pas le bac, il entre dans la police puis se fait un réseau dans les RG. Il appartient à ces deux mondes...

Certains pensent que le cinéma politique français n'existe plus. Partagez-vous cette opinion ?

Je ne peux pas me prononcer de façon aussi catégorique. En re-

vanche, lorsque l'on a un film comme *La Loi du marché* de Stéphane Brizé qui remporte un prix à Cannes et un joli succès, et qu'au final, sur le terrain politique, c'est comme s'il ne s'était rien passé, cela met en lumière cette déconnexion entre un univers culturel qui peut produire des choses et des structures sociales qui ne l'intègrent pas. J'ai bien conscience que mon film n'est qu'un film. Mais je crois, et j'espère, qu'il pourra servir d'outil au moins pour réenthousiasmer un peu les découragés, les résignés...

Comment produit-on un film comme *Merci patron* ?

Le tournage s'est fait en autoproduction. Puis, nous nous sommes tournés vers un producteur reconnu (Mille et une productions à qui l'on doit *Le Cauchemar de Darwin* et *Les Chèvres de ma mère*). Nous aurions pu continuer l'aventure sans aucune aide mais il me semblait important de réintégrer un circuit « normal » de cinéma. Compte tenu de ce que j'avais comme film, je ne voulais pas que celui-ci reste dans un mode « ghetto ». Je connais ce « ghetto », j'en suis et ce n'est pas volontairement que j'y travaille. Mais je crois que c'est le lot d'un journaliste social et politique. Mais très vite j'ai su et j'ai voulu que *Merci patron* soit montré et vu par un maximum de spectateurs ●

UNE BRÈVE HISTOIRE DE FAKIR

1999 : Lancement du « journal fâché avec tout le monde ou presque » à Amiens par François Ruffin. Son but est de « démolir la communication municipale », qui passe sous silence la débâcle industrielle.

2000-2003 : Série de procès (deux avec le premier adjoint au maire d'Amiens, deux avec le *Courrier Picard*). Tous sont gagnés par *Fakir*.

2002 : Enquête sur la mort d'Hector Loubota (accident du travail sur le chantier d'insertion de la Citadelle, à Amiens).

2007 : François Ruffin rencontre un boursicotier, qui lui explique qu'avec une seule action, on peut assister aux assemblées générales des grandes entreprises. C'est le début de plusieurs interventions de l'équipe de *Fakir* lors des AG de LVMH, Casino, Vinci ...

2009 : Passage de *Fakir* en édition nationale, avec le soutien de l'émission *Là-bas si j'y suis* (France Inter).

2010 : En plus de leur publication bimestrielle, *Fakir* publie de façon régulière des numéros de quatre pages appelés *T'chio Fakir* (petit *Fakir* en picard). Ceux-ci sont destinés à la diffusion dans les manifesta-

tions et fournissent une information sur un sujet précis.

2010-2011 : Procès avec Casino, intervention en assemblée générale. Jean-Charles Naouri, PDG du groupe Casino, retire finalement sa plainte.

2012 : Lancement de *Fakir éditions*, avec *Vive la banqueroute ! (ou Comment la France a réglé ses dettes de Philippe Le Bel à Raymond Poincaré)* et *Hector est mort* (enquête sur l'accident du travail d'Hector Loubota qui menaçait le maire d'Amiens, Gilles de Robien, d'un scandale).

2015 (mars) : Dans l'affaire Loubota, condamnation en première instance de Gilles de Robien, ancien maire d'Amiens, pour homicide involontaire.

2015 (novembre) : *Comment ils nous ont volé le football*, d'Antoine Dumini et François Ruffin, publié chez *Fakir éditions*, reçoit le prix des lycéens du livre économique.

Le journal *Fakir* compte aujourd'hui 6743 abonnés et 6000 à 9000 exemplaires sont vendus en kiosques dans toute la France.

Biographie de FRANÇOIS RUFFIN



FRANÇOIS RUFFIN est un journaliste français. Fondateur et rédacteur en chef du journal *Fakir*, il écrit aussi dans *Le Monde diplomatique*. Il acquiert une renommée nationale en publiant *Les Petits soldats du journalisme*, puis en travaillant comme reporter pour *Là-bas si j'y suis* (France Inter) avec Daniel Mermet. En 2016, il sort son premier film *Merci patron !*, le 24 février dans les salles.